

bitude, le jeune artiste préféra faire le trajet à pied. Mais pourquoi, au lieu de se rendre directement à la ville, éprouva-t-il le désir d'aller jusqu'à la rivière et de s'arrêter un instant à cet endroit où pour la première fois il avait vu Georgette ?

Peut-être avait-il le pressentiment que la jeune fille était là. Evidemment, il y avait là une attraction mystérieuse. C'était comme si les deux cœurs se fussent donné rendez-vous.

En effet, c'est à peine si Paul fut surpris quand, dans une femme assise au bord de l'eau, il reconnut Georgette ; mais comme son cœur se mit à battre violemment !

Il s'approcha doucement, et ce fut seulement quand il toucha de la main l'épaule de la jeune fille qu'elle se leva brusquement en poussant un cri.

Paul était si heureux de trouver là Georgette qu'il ne remarqua point, d'abord, la pâleur de son visage et l'expression douloureuse de son regard.

—Georgette, ma Georgette ! s'écria-t-il en s'emparant de ses mains, qu'elle n'eût pas la force de retirer, quelle heureuse idée vous avez eue de venir ici aujourd'hui ! Quelle joie, quel bonheur de vous revoir ! Ah ! si vous saviez comme il me tardait de me retrouver auprès de vous !

Un peu brusquement, elle dégagait ses mains.

—Oh ! fit-il.

Alors il s'aperçut de sa pâleur et vit dans ses yeux des larmes qu'elle s'efforçait de retenir.

Georgette, s'écria-t-il, pourquoi ne me dites-vous rien ? Georgette, qu'avez-vous ?

Elle resta silencieuse. Elle était oppressée, une émotion violente soulevait sa poitrine les sanglots lui montaient à la gorge.

—Georgette, reprit Paul d'une voix assourdie, vous m'effrayez ! Mon Dieu ! mais qu'avez-vous donc ?

Enfin, faisant un effort, elle répondit d'une voix étranglée :

—Je suis malheureuse.

—Malheureuse ! s'exclama-t-il.

—Oui, bien malheureuse.

—Que vous a-t-on fait ?

—Demandez-le à vous-même, répondit-elle.

Et ne pouvant plus se contenir, elle se mit à sangloter.

—Mais je ne comprends pas ! s'écria-t-il éperdu.

Ah ! si, si, je crois comprendre... Georgette, ma chère Georgette, oui, il y a plus de quinze jours que je ne suis pas venu à Montlhéry ; vous voulez m'en punir, mais vous me pardonnerez. Ah ! elles m'ont paru longues, ces deux semaines, longues comme des siècles... Mais des choses sérieuses, je peux même dire graves, très graves, m'ont retenu ; il m'a été impossible de m'absenter de Paris, je vous le jure. Et quand vous saurez...

—Je n'ai pas à savoir ce que vous faites à Paris, dit elle froidement, en faisant un pas en arrière afin de mettre entre elle et lui une plus grande distance.

Il la regarda avec un douloureux étonnement. Pais, d'un ton de douce autorité :

—Georgette, dit-il, que signifie cet accueil que vous me faites ? N'ai je pas le droit d'en être surpris, dites ? Georgette, répondez-moi, que vous ai je fait ?

—Pour vous, monsieur Paul, ce que vous m'avez fait n'est rien, sans doute ; mais pour moi, c'est un mal très grand, irréparable, le plus cruel qui pouvait m'arriver.

—Mon Dieu ! mais je ne comprends pas !

—M. Paul, vous vous êtes fait aimer de la pauvre Georgette, je vous aime et, je le sens, je mourrai de mon amour.

—Georgette !

—Je n'ai qu'un reproche à vous adresser, M. Paul, c'est de m'avoir fait entrevoir un bonheur qui n'était pas pour moi. Ah ! pourquoi m'avez dit que vous m'aimiez ? pourquoi avez-vous ainsi troublé, brisé ma vie ?

Avant de vous connaître, je n'étais pas heureuse, c'est vrai ; mais j'avais la tranquillité de l'esprit et la paix du cœur.

J'ai cru à vos paroles, M. Paul, à l'intérêt que vous me témoigniez ; j'avais tant besoin d'un ami, tant besoin d'aimer et de me sentir aimée ! C'est ce grand besoin d'affection, de tendresse, qui m'a rendue si crédule...

—Que dit-elle, mais que dit-elle donc ? murmura l'artiste, qui écoutait tout frémissant.

—Je voyais en vous un appui, monsieur Paul, j'avais mis en vous toute ma confiance, et vous m'avez trompée...

—Trompée ! je vous ai trompés !

—Vous ne m'aimiez pas !

—Oh ! ne dites pas cela, ne le dites pas !

—Je ne puis expliquer autrement vos menteuses paroles d'amour ; vous n'aviez qu'un seul but, monsieur Paul : me tromper.

—Georgette, je n'ai jamais eu cette misérable pensée ; et en vous entendant parler ainsi, je crois faire un mauvais rêve. Ah ! vous ne me feriez pas plus de mal en me frappant au cœur d'un coup de poignard.

—Mais que vouliez-vous donc ? s'écria-t-elle avec une sorte de violence.

—Vous aimer, vous adorer et vous respecter.

—Non, non ! puisque je ne peux pas être votre femme !

—Georgette, qui a dit cela ?

—Ce que vous êtes et ce que je suis. Vous êtes un artiste, monsieur Paul, un véritable artiste, et d'un grand avenir.

—Eh bien, Georgette ?

—Votre père, M. Lebrun, sculpteur sur bois, un grand artiste aussi, a une belle fortune.

—Après, Georgette, continuez.

—Vous avez eu le premier grand prix de Rome.

—C'est vrai.

—Il y a quelques mois seulement que vous êtes revenu d'Italie. Vous n'êtes plus un inconnu, on vous cite déjà parmi les jeunes peintres de grand talent.

—Georgette, comment avez-vous appris tout cela ?

—On a cru devoir me renseigner.

—Vos amis Delmas ?

—Oai.

—Eh bien, Georgette, ma chère Georgette, avec de très bonnes intentions, j'en suis convaincu, M. et Mme Delmas vous ont rendu un mauvais service, puisqu'ils vous ont fait douter de moi, de mon amour, puisqu'ils vous ont fait souffrir. Je ne puis cependant ni les blâmer ni leur en vouloir ; ils ont de l'amitié pour vous, ces braves gens, et ils ont cru remplir un devoir en vous disant de vous méfier de moi.

Et vous avez souffert, et vous avez versé des larmes... Ne le niez pas, je le vois, vous avez pleuré, beaucoup pleuré !

Ainsi on vous a dit que mon père avait de la fortune, que j'étais un grand prix de Rome, que j'avais un brillant avenir, et l'on a ajouté que, dans de telles conditions, je ne pouvais pas vous prendre pour ma femme.

Mais malgré tout, chère enfant, comment avez-vous pu douter de moi ! Votre cœur ne m'a-t-il donc pas défendu contre d'injustes soupçons ?

—Oh ! si, si, dit vivement Georgette, pendant plusieurs jours je me refusai à croire...

—Et si j'étais revenu, je vous aurais rassurée, consolée, et vous n'auriez pas eu de larmes à verser. Georgette, ma bien aimée Georgette, séchez-les, ces larmes, qui n'auraient pas dû rougir vos beaux yeux, que votre cœur retrouve la paix et que plus rien ne trouble votre esprit.

Je vous aime, Georgette, je vous aime comme vous méritez d'être aimée, de toute la force d'un cœur qui s'est donné à vous tout entier ; on peut aimer autant mais pas plus que je vous aime, et mon amour est aussi pur, aussi respectueux qu'il est grand.

Georgette, ma Georgette adorée, je ne vous ai pas trompée, ce bonheur que je vous ai fait entrevoir et qui sera aussi le mien, je vous le donnerai ! Vous serez ma femme !

La jeune fille tressaillit ; son joli visage tout à l'heure si pâle se colorait et son doux regard attaché sur le jeune homme avait pris subitement une expression de joie indicible.

—Monsieur Paul, dit-elle d'une voix douce et vibrante d'émotion, je ne suis qu'une pauvre fille sans nom, sans famille, sans fortune, pas autre chose qu'une servante d'auberge.

—Vous êtes la clarté de ma vie, vous êtes mon rayon de soleil ! s'écria-t-il avec enthousiasme.

—Oh ! Paul, Paul ! fit-elle.

—Va, ne crains rien, ma bien aimée, lui dit-il, en l'enveloppant d'un regard tout rayonnant d'amour.

—Paul, répondit-elle avec un adorable abandon, je ne suis pas morte de chagrin ; à présent j'ai peur de mourir de bonheur !

—Tu vivras pour être aimée, répliqua-t-il, tu vivras pour le connaître, ce bonheur que je veux te donner et partager avec toi ! Entends-le bien, ma Georgette, oai, tu seras ma femme adorée, la douce compagne de ma vie ; c'est auprès de toi que je travaillerai, puisant dans tes regards et tes sourires l'inspiration sans laquelle l'artiste ne peut rien. Car, sache-le, c'est beaucoup plus le calme de la vie et les ineffables joies du cœur que le talent qui font les grands artistes. Un jour, ma Georgette, tu seras fière de ton époux, et moi, je pourrai dire, en parlant de toi : " Elle m'a ouvert l'avenir, je lui dois ma gloire ! "

—Paul, répondit-elle en proie à une violente émotion, je suis à vous, je vous appartiens ; je ne suis rien, mais votre amour m'élève et le mien sera à la hauteur de tous les dévouements. Quoi qu'il puisse arriver, Paul, rien ne pourra plus détruire ma confiance en vous, et le doute, le doute qui fait tant de mal, ne viendra plus assombrir mon âme. Mais je voudrais bien vous demander...

—Dites, ma chérie.

—Paul, quand serai je votre femme ?

—J'attendais votre question, ma Georgette, je vais y répondre. Mais il n'est pas encore bien tard, et comme je crains pour vous la fatigue, asseyons-nous.

Quand ils se furent assis, l'artiste reprit la parole.

—Pendant que vous doutiez de ma sincérité, Georgette, dit-il, et que vous m'accusiez de vous avoir trompée, je pensais à vous, et, pendant ces quinze jours passés sans vous voir, je puis vous dire que je n'ai rien fait qui ne fût en vue de notre honneur à tous deux.

Si il y a un mystère dans votre vie, ma bien-aimée, il y a une grande douleur dans la mienne.

—Oh !

—Ne vous effrayez pas laissez moi continuer.

—Un grand devoir, un devoir impérieux, s'impose à moi. Je ne veux pas vous le cacher, Georgette, je n'avais pas encore huit ans lorsque mon père s'est violemment séparé de ma mère ; je la croyais morte depuis longtemps lorsque tout à coup j'appris qu'elle existait qu'elle était revenue à Paris après avoir vécu de longues années loin de la France, et je l'ai revue.

En ce moment je me trouve entre un père que je vénère, que j'aime, mais courroucé, ne voulant rien entendre, et une mère malheureuse par sa faute, qui n'a qu'un seul droit, celui de regretter amèrement le bonheur qu'elle a perdu.

Mon devoir, vous le comprenez, Georgette, est d'amener une réconciliation, ou tout au moins un rapprochement entre mon père et ma mère ; notre mariage dépend de ce rapprochement et je n'ai pas besoin de vous dire combien je le désire ardemment. J'arriverai à un heureux résultat, c'est certain,